

LE TEMPS

classique Samedi 15 mars 2014

Kent Nagano, la clarté au service de Berlioz

Par Julian Sykes

Le chef américain a dirigé l'Orchestre symphonique de Montréal avec succès, jeudi soir au Victoria Hall de Genève

Kent Nagano, c'est une forme d'élégance qui lui confère une allure de star. Le chef américain d'ascendance japonaise, 62 ans, a été très applaudi, jeudi soir au Victoria Hall de Genève. En tournée avec ses musiciens de l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM), il a dirigé la Symphonie fantastique de Berlioz en deuxième partie de concert, animée d'une clarté d'intention – presque une radiographie! – typique d'un chef qui a beaucoup fréquenté le répertoire du XXe siècle.

Difficile d'imaginer contrastes plus saisissants qu'entre Kent Nagano et Charles Dutoit, l'ancien directeur musical de l'OSM. Ce sont deux écoles différentes. Le chef lausannois cultive depuis toujours une élasticité et un flair pour les couleurs orchestrales qui siéent naturellement à la musique française. Le chef américain affiche un geste beaucoup plus contrôlé, porté sur le détail, qui ne laisse rien au hasard, ce qui n'exclut pas de belles envolées.

Le Prélude de Parsifal de Wagner, joué en début de soirée, donnait déjà le ton. Nagano sculpte les lignes dans un souci de clarté extrême. Il accompagne le geste musical jusqu'au bout, veillant sur l'étagement des plans sonores. On peut trouver cette lecture trop séquentielle, mais elle est d'une grande éloquence, avec un beau contrôle du son.

Contrastes dynamiques

Le chef change de technique de direction (plus proche de celle d'un Boulez) pour l'œuvre contemporaine du Saint-Gallois Daniel Philip Hefti présentée en création, Adagio – Beziehungsweisen für Orchester, commande du Pour-cent culturel Migros. Une pièce habile, qui révèle une oreille pour les timbres, mais dont la forme et la succession des événements sont un peu flottantes.

Marc-André Hamelin entre alors en scène pour le 2e Concerto de Liszt. Doté d'une technique très sûre, le pianiste québécois domine toutes les difficultés. Il joue avec carrure, cernant l'architecture globale du concerto – un peu comme s'il jouait Beethoven. Les traits sont translucides dans le mouvement lent, et si l'on voudrait un peu plus de folie, son interprétation est très réussie.

Après l'entracte, Kent Nagano aborde la Symphonie fantastique de Berlioz. Le chef américain anime la partition d'une foule de détails. Il varie l'accentuation, souligne les contrastes dynamiques, avec des effets de forte subito ou piano subito assez étonnants. Il fait ressortir les saillies dans le premier mouvement, avec une sonorité très claire (presque sèche) aux cordes. Certes, on peut préférer lectures plus souples et dionysiaques, mais Nagano n'est pas froid pour autant. Les différents épisodes de la «Scène aux champs» s'enchaînent sans temps mort (il manque un peu de poésie de-ci de-là), et la «Marche au supplice» est d'une clarté cinglante. La pensée de Nagano reste très organisée jusqu'au «Songe d'une nuit de Sabbat» (ce n'est pas Bernstein, ni Dutoit), mais l'électricité circule, avec des éclats sonores saisissants. Un très beau concert.

LE TEMPS © 2014 Le Temps SA